

DIVERSION

D'accord, je m'étais amusé avec la grosse Teresa. Et on s'était donné du bon temps. Et papa Tommaso m'avait trouvé un boulot tranquille à la douane. De là à me traîner à l'autel avec un fusil dans le dos, il y avait un pas. Là, je roulais donc vers le nord, occupé à mettre le plus de distance entre moi et Reggio, et bien décidé à disparaître aussi longtemps qu'il faudrait pour éviter les mauvaises rencontres, et qu'on m'oublie un peu.

J'avais laissé la ville loin derrière, et j'avancais désormais en rase-campagne, sur une route qui devenait mauvaise, alors que la nuit tombait. Et j'étais fatigué. C'était même un chemin caillouteux, aux virages imprévisibles, que je discernais au dernier moment dans l'obscurité noire. Mes paupières tombaient, lourdes, malgré mes efforts pour rester éveillé.

Le cri me fit sursauter ; mû par un réflexe irraisonné j'écrasai la pédale du frein, la voiture fit une embardée, glissa sur le sol poussiéreux, et stoppa miraculeusement à quelques mètres d'une pente abrupte au bas de laquelle grondait un torrent tumultueux. Le spectacle imprima ma rétine comme photographiquement, éclairé du vif éclat de la lune : la jeune fille au sol, à demi-dévêtue, visiblement inconsciente ; les deux hommes en lutte, presque sur la crête incertaine, mélange compact de bras et de jambes frappant et déchirant, aux visages gauchis par les ombres. Le plus grand, robuste, au costume clair et de bonne coupe, le cheveu dru mais grisonnant, faisant rempart de son corps à la femme immobile ; l'autre, ma taille, couvert d'un pardessus élimé et dont je devinai les traits déformés par la haine. Au vacarme de mon long dérapage, il leva la tête et lança un regard en ma direction. Diversion fatale : il se figea soudain, prononça un mot que je ne pus entendre, son rival le repoussa des deux mains vers le ravin. Basculant en arrière, d'instinct il agrippa la veste de son adversaire, ils chutèrent tous deux dans le vide.

Je me précipitai jusqu'à la corniche, j'eus le temps de voir un corps disloqué emporté par les flots ; un autre, poussé vers la rive. La violence de la scène, le contrecoup de mon accident, la fatigue du voyage, eurent raison de moi : je m'assis, et perdis connaissance.

Sans doute mon étourdissement fut-il de courte durée, car lorsque je revins à moi, la jeune fille n'avait pas bougé, encore étendue sur l'herbe fraîche. Je m'approchai, j'imaginai la reconnaître. Il me parut même, étrange impression, l'avoir toujours connue. Je passai ma main derrière sa nuque, la redressai. « Ça va ? » La femme ouvrit les yeux. « Où suis-je ? » Je ne sus que répondre. « Que s'est-il passé ? » Pas mieux. « Rentrons », conclut-elle simplement.

Elle me montra une voiture d'un vieux modèle, restée parquée à quelque distance à l'embranchement de deux routes. J'y transférai ma valise, m'installai au volant. Elle me guidait. Nous arrivâmes en ville alors que le jour se levait.

Rovescio semblait de ces lieux épargnés par la modernité, tels qu'on les rêve quand on a grandi à Turin ou Milan. La rue montait en cercles concentriques, flanquée d'un ruban de maisons austères rarement interrompu d'une petite chapelle à la façade à peine plus ornée. Parfois, un volet de bois délavé s'entrouvrait et je sentais les yeux sur moi chargés de mystérieux reproches. Nul passant, sous le soleil déjà lourd. Enfin, nous débouchâmes sur la vaste place rectangulaire autour de laquelle s'alignaient les principaux monuments : la belle église baroque, qui avait été riche ; le palais communal coiffé d'un massif campanile crénelé, désormais mairie ; un hôtel-Dieu transformé en école. D'autres demeures, certaines encore entretenues. La fontaine au centre ; une vieille avec son seau.

Elisa m'arrêta devant un édifice parmi les plus majestueux. Elle me pria de rentrer avec elle. Je déclinai, malgré l'envie. Oui, je la reverrais, et très vite. Mais je voulais que ce fût sous mon meilleur jour. A cet instant, épuisé, les joues noircies d'une barbe triste, j'aurais laissé piètre impression. Un escalier raide et étroit menait vers la ville basse. Je l'empruntai, il aboutit sur un petit espace plus animé, où se tenait le marché. Un bar s'ouvrait devant moi, j'entrai. J'eus de la chance : ils avaient ici une chambre à louer. Je plongeai dans un lit de troisième catégorie, qui me sembla le berceau le plus doux.

La faim me réveilla avant le soir. Je me rasai, me douchai, enfilai une chemise propre, et redescendis au bistrot. Elisa m'y attendait, lumineuse dans une robe de soie noire brodée de fleurs en tulle, coupée court aux épaules pour faire valoir ses beaux bras nus et hâlés. Autour d'elle, quelques personnes bien vêtues et prospères. J'aurais préféré l'avoir pour moi seul. Les présentations ne durèrent pas, on ferait mieux connaissance à table, car il était décidé qu'on m'invitait à dîner.

J'avais là l'élite locale : Tancredi, père d'Elisa, et maire de Rovescio ; Fabrizio, son frère, joli garçon un peu efféminé ; Angelica, l'épouse, élégante et fine ; Enrico, un oncle, propriétaire de la manufacture de savons, huile, jus d'orange, et autres productions régionales ; encore quelques notables. Quant à moi, c'était entendu : j'étais le Chevalier Blanc, salut des virginités, sauveur des âmes en danger. Je n'eus pas le courage de les détromper. Leurs plans pour moi étaient bien établis, ils n'envisageaient pas que je pusse les refuser : j'aurais une charge à la commune, en conseiller pour le progrès. Venant de la ville, désormais défenseur de la veuve et

de l'orphelin, j'étais à leurs yeux tout indiqué pour le rôle, et je serais écouté de tous. Je cédaï, non pour les honneurs, mais à la pensée que Don Tommaso jamais ne me retrouverait dans cet endroit perdu. Surtout, ainsi, je demeurais près d'Elisa.

Très vite, on envoya des hommes rechercher ma voiture et repêcher les cadavres. Ils revinrent bredouilles. Je ne m'en étonnai pas : le courant était fort ; quant à la Fiat abandonnée, quiconque pouvait l'avoir volée.

Ma nouvelle vie commença. La tâche ne m'occupait qu'assez peu, quelque cantonnier municipal à envoyer paver une rue, couper un arbre qui menaçait de tomber ; accueillir les journaliers à l'aube avant qu'ils ne se répartissent parmi les différentes exploitations agricoles... Je contentais les uns et les autres. On m'accepta immédiatement, Tancredi m'avait inventé un passé d'homme du peuple, à la fibre sociale. Bien plus, il avait rendu publiques mes vertus de redresseur de torts, mes mérites de justicier. Je passais pour un héros. Imposture, mais que dire ? Je jetai un voile sur mes états d'âme. Côtéyer Elisa suffisait à mon bonheur. Nous marchions le soir, rêvant d'avenir, l'amour naissait, nous ne doutions pas l'un de l'autre.

Un jour, l'oncle Enrico me fit venir à la fabrique, préoccupé : les affaires marchaient mal, chacun devrait travailler plus. Mais donner en échange ? Il comptait sur moi pour expliquer et persuader. J'envisageai une négociation, telle qu'on les pratique dans le Nord. Enrico me dissuada : instiller dans les têtes la petite musique de la revendication ? Je pensai à Elisa. Je descendis pour parler aux hommes, dans l'atelier, au pied des boudineuses. Ils m'entendirent, et consentirent à tout. Je me sentis sale quelque temps, trahissant une confiance que j'avais usurpée. Mes promenades avec Elisa, de plus en plus intimes, allégèrent mes tourments.

Homme de paille : je réalisai l'être devenu définitivement quelques semaines plus tard. Tancredi m'expliqua souhaiter acquérir les terres d'un certain Giuseppe, un paysan qui vivait de ses vignes. Nous avions pour convaincre l'emploi de son épouse à la commune, qui ne tenait sa place que du bon vouloir du maire ; et le triste exemple du berger Marcello, victime dans de mêmes circonstances d'un sinistre accident... Comme je tergiversai, Tancredi changea de ton : je lui étais redevable ! Que ce soit bien entendu ! Subitement, je saisis toute ma compromission. Aux ordres d'une clique profiteuse, pour la première fois, je songeai à partir. Cependant, Elisa... Je me soumis. Giuseppe obtempéra, vaincu par mes tristes arguments.

Ma secrétaire Monica m'annonça un matin un certain Tornatore. Je le reconnus immédiatement : il était l'homme au costume clair. Face à lui, tout d'un coup, j'émergeai, brutalement ramené à la réalité. Mon imposture me revint en plein visage. Ma position, les

privilèges dont je jouissais ; ma place même auprès d'Elisa : il les méritait, lui, pas moi ! Je le lui dis, sans réfléchir aux conséquences. Il parut ne pas assimiler. Je fus pris d'un doute : était-il possible que... ? Je m'engageai à lui trouver un poste.

Il revint le lendemain. J'avais prévu de l'affecter au comité des huiles. Je le regardai. L'habit de bonne coupe, l'allure athlétique, la chevelure fournie et grisonnante : c'était bien lui ! Je le confiai à Monica, et montai d'un étage, jusqu'au bureau de Tancredi.

J'avouai tout : Reggio, Don Tommaso, ma fuite ; la bataille ; comment mon unique mérite était d'avoir ramené Elisa. Tancredi me fit asseoir et m'écouta calmement. Il se servit un verre ; m'en tendit un. « Et alors ? » Elisa m'aimait, Tornatore ne revendiquait rien, et Rovescio, et lui-même, Tancredi, avaient besoin de moi. E così sia : ne rien changer ! J'insistai. Lui aussi, plus fermement : je m'étais compromis, j'étais allé trop loin, il fallait avancer. La fiction était belle, qui voudrait en changer ? Mais j'étais résolu à me confesser publiquement, je le lui annonçai sans détour. Il esquissa un sourire froid en énonçant : « Malheureux Tornatore ».

Je compris vite le sens de ces mots : le soir-même, Rocco Lampone poussait la porte de la mairie. Tancredi faisait appel à lui, pour ses affaires spéciales et personnelles, dont chacun sans le formuler connaissait très bien la nature. Je pressentis le drame : Tornatore devait disparaître. A moins que ce ne fût moi. Pas de temps à perdre : j'enfilai mon vieux pardessus, courus chez Elisa, la poussai dans sa voiture sans un mot d'explications, me mis au volant, descendis au bar où s'était installé Tornatore, l'embarquai lui aussi. Nous quittâmes Rovescio en toute hâte, la nuit tombait. Alors je mentionnai Lampone. Elisa m'aurait suivi n'importe où, et curieusement Tornatore ne s'étonna pas.

La lune s'était levée, nous arrivâmes à un embranchement surplombant une pente abrupte. Quoique j'eusse reconnu l'endroit, la région m'était étrangère. Pour mieux m'orienter, je garai la voiture et marchai en direction d'un sommet d'où j'escomptais dominer la plaine. Un cri me fit sursauter. Je courus, je vis mon amante à demi-dévêtue, allongée, inconsciente ; Tornatore exalté, penché sur elle, prêt à commettre l'irréparable. En un instant j'étais sur lui, l'empoignai, nous luttions en une mêlée informe. La rage m'embrasait, je crus avoir le dessus.

J'entendis un bruit de moteur, le hurlement des freins, le vacarme d'un long dérapage. Je levai la tête. Diversion fatale. L'évidence m'apparut enfin. « Voilà », prononçai-je simplement, comme un résumé de tout ce qui devait encore advenir. Le ravin. La chute. Un corps disloqué emporté par les flots.

« Ça va ? » La femme ouvrit les yeux.